



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 23 | 17.06.2018

**Dormeurs, somnambules
et éveillés**

Joseph Roth, la fin d'un monde

**La signification
de la Corée du Nord**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Dormeurs, somnambules et éveillés

ET SI, UN BEAU MATIN, VOUS VOUS APERCEVEZ QUE LE MONDE OÙ VOUS ÊTES NÉ N'EST PLUS LE VÔTRE? EN CONCLUREZ-VOUS QUE LE MONDE A SOUDAIN CHANGÉ, OU BIEN QUE VOUS AVEZ DORMI TROP LONGTEMPS? OU PRÉFÉRERIEZ-VOUS D'ORES ET DÉJÀ PROGRAMMER UN RÉVEIL POUR QUE CETTE MÉSAVENTURE NE VOUS ARRIVE PAS? QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA QUALITÉ DE NOTRE PRÉSENCE AU MONDE AU TRAVERS D'UN EXEMPLE EXTRÊME...

J'avais placé trop d'espoirs dans mon deuxième roman. C'est, paraît-il, le cas de tous les écrivains débutants, surtout lorsque leur coup d'essai a connu un certain succès. «On vous guette au deuxième!», m'a-t-on répété tant de fois, avec une sardonique bienveillance, dans le milieu bien informé de la littérature parisienne.

Peut-être ai-je voulu trop en dire dans ce *Rayon bleu*? *Le Miel* était une fable somme toute assez simple, chrétienne ou taoïste, sur l'être et l'action. Il commençait par une pensée du père de Foucauld — «Nous faisons davantage de bien par ce que nous sommes que par ce que nous faisons» —, et se terminait par une maxime assez banale: *Chacun de nos gestes compte*. Entre ces deux pôles apparemment opposés, le fil rouge d'un *road movie* contraignant un fils à rencontrer *vraiment* son père.

Quelques années plus tard, j'ai

conçu une sorte de thriller mélancolique à partir d'une hallucination. J'avais vu dans mes rêves un téléphone ancien sonnante en vain dans un château désert, quelque part dans la campagne française. Cette vision et cette sonnaie insupportable invoquaient soudain tous les avertissements non entendus, tous les prophètes criant dans le désert, tous les «lanceurs d'alerte» incompris ou lapidés, tous les Laocoon, les Cassandre, les Antigone, les Ezéchiel, mais aussi les Souvarine, les Koestler, les Unabomber, les Snowden...

Cela se passait donc au temps des téléphones à fil et cadran, en bakélite noire. Le titre original du *Rayon bleu* était du reste *Téléphone immobile*. Or quel était, au temps des téléphones immobiles, le message le plus dramatique qu'on pouvait leur confier? Réfléchissons... Eh bien, par exemple, un code permettant d'éviter

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



ZDZISŁAW BEKSIŃSKI (1984).

la guerre nucléaire. Autrement dit, la fin assurée de la vie sur terre.

Le monde d'avant la téléphonie mobile était beaucoup plus concret que celui où nous vivons. Les hommes étaient interconnectés, mais pour de bon. Le cordon reliant mon téléphone à son mur, dans ce pavillon de chasse, aboutissait *en continu*, de fil en fil, quelque part à l'est, en URSS, où quelqu'un essayait de prévenir quelqu'un ici, par-delà le Rideau de fer... Qui étaient ces veilleurs? Qu'avaient-ils à se dire? À partir de cette énigme, j'ai tissé mon récit comme une toile d'araignée, par

maillages et cercles concentriques, jusqu'à ce qu'elle finisse par atteindre et happer des jeunes gens d'une autre génération, presque mes contemporains.

FAUSSE ALERTE — FAUX ESPOIR?

J'ai pensé que mon récit tombait à point nommé. Lorsqu'il est paru, au printemps 2017, la question de la guerre nucléaire était ressortie du placard où on l'avait rangée depuis l'effondrement de l'URSS, trente ans plus tôt. Les essais balistiques, tout rudimentaires qu'ils étaient, de la Corée du Nord faisaient souffler de

nouveau un vent d'apocalypse. Ou plutôt, c'était l'irritation américaine qui avait transformé le filet d'inquiétude en tempête. Après tout, la possession de l'atome militaire par des Etats aussi peu conciliants qu'Israël ou le Pakistan n'avait empêché personne de dormir. Or, quoi qu'on puisse penser de la cruauté de M. Kim ou de ses choix capillaires, la contribution concrète de son pays au désordre global apparaît bien modeste en regard de ces deux foyers permanents de haine et de conflit.

Je ne l'avais pourtant pas fait exprès. L'idée du *Rayon bleu* m'était venue en des temps où plus personne ne parlait de la menace ultime — et justement parce que personne n'en parlait. Dans mon enfance, en Suisse, chaque nouvelle maison devait être pourvue de son propre abri antiatomique. Les Helvètes prennent leur sécurité au sérieux, et leurs bunkers flambant neufs nous terrifiaient avec leurs épaisses portes en béton armé. Nous, enfants, ne pouvions même pas les déplacer. L'idée même de se retrouver enfermé là-dedans nous faisait faire des cauchemars. Mais à l'époque déjà, je me demandais si les concepteurs de cette «protection» avaient réfléchi aux lendemains. On survivait à l'explosion, et puis? On ressortait quand? Pour voir quoi?

Aujourd'hui, cette contrainte architecturale n'a plus cours. Le prix du bâti a été maintenu et renchéri par des critères «écologiques» plus dans l'air du temps, et les souricières post-apocalyptiques de jadis

font office de caves à confiture ou de «réduits» à skis. Je doute que les nouveaux propriétaires sachent même comment les utiliser. Plus personne ne se soucie de le leur expliquer, de toute façon.

Or, paradoxalement, la menace n'a sans doute jamais été aussi aiguë. Le monde est devenu plus instable, les politiques plus démagogues, les décisions plus hâtives, les inventaires nucléaires plus dispersés et moins contrôlés. La dégradation du sens de la responsabilité et du sacrifice et même du quotient intellectuel dans les générations de l'après-guerre froide devrait à elle seule inspirer des craintes quant à l'attirail explosif reçu en héritage. Pour circonscrire le désastre de Tchernobyl en 1986, l'URSS a sacrifié la santé et les vies de 829'000 liquidateurs volontaires. Pour éponger Fukushima après 2011, le Japon a sacrifié... l'océan Pacifique. Et il ne s'agit là que de nucléaire «civil»...

La seule chose qui ne change pas, c'est l'arsenal du jugement dernier, qui nous enterrera tous (comme l'on dit des vieillards vigoureux) s'il ne nous fait tous disparaître.

LE COURT-CIRCUIT

L'existence de cette hypothèque sur notre destinée en tant qu'espèce et même en tant que seul berceau de vie connu dans l'univers est à mes yeux le paramètre déterminant de notre existence depuis le milieu du siècle dernier. Nous nous y sommes habitués rapidement. Les manifestes exorbités des pacifistes de l'époque, telles les Lettres sur la bombe

atomique d'un Denis de Rougemont, paraissent terriblement démodés. Pour l'immense majorité des humains, il n'est pas plus concevable de réfléchir à la menace nucléaire qu'il ne leur est possible de penser à leur propre mort.

C'est pourquoi l'ensemble de la problématique a été évacué dans le domaine de l'hypothèse abstraite, ou plus exactement du jeu. Que ce jeu ait déterminé toute la configuration du monde de l'après-guerre[1] n'ôte rien à son caractère purement ludique. Non seulement aux yeux des masses, mais encore dans la tête des «décideurs».

On n'a pas assez réfléchi aux retombées de ce court-circuitage mental lié au risque n° 1 que court la vie sur terre à cause de la folie humaine. Dans son essai De la destruction comme élément de l'histoire naturelle, l'écrivain allemand W. G. Sebald a décrit sans tabou les conséquences psychologiques profondes et paradoxales qu'ont eues les bombardements de masse alliés sur la population allemande. Parmi ceux-ci, entre autres, un profond réflexe de culpabilité empêchant tout retour lucide sur soi et qui détermine le comportement servile de cette nation jusqu'à nos jours. Mais personne encore, mis à part peut-être Günter Anders, n'a étudié les modifications anthropologiques induites par cette innovation totalement inattendue du XXe siècle: le privilège divin que s'est octroyée l'humanité de pouvoir s'anéantir elle-même, dans la demi-heure qui suit.

Comment vous sentiriez-vous

dans une maison remplie à la fois d'enfants turbulents et d'armes chargées, mais où vous n'auriez ni le pouvoir de calmer les enfants, ni celui de leur retirer les armes? L'inconfort serait insoutenable. Vous finiriez par noyer votre angoisse dans des séries policières ou de grandes rasades d'alcool, voire dans les deux à la fois. C'est pourtant à cela que ressemble la maison où nous devons tous vivre désormais, et qui n'a ni jardin, ni *panic room*, ni sortie à proprement parler. Or, par une étrange ironie du sort, le progrès technique nous a livré pratiquement tout en même temps: et la terreur insoutenable, et les réalités parallèles permettant de l'oublier (cinéma, télévision, médias et depuis peu le monde virtuel de l'informatique)[2]. D'où, selon moi, le désintérêt progressif de l'humanité civilisée pour son propre devenir, sa *désincarnation* graduelle sur cette planète. Qui se traduit entre autres par une incurie foncière quant à l'environnement, masquée de discours écologiques creux ne produisant d'autre effet qu'un divertissement analgésique. Nous n'avons semble-t-il plus d'autre choix, depuis trois générations, que de construire une version *virtuelle* et lénifiante de notre monde dans le seul but de nous rassurer nous-mêmes. Ce gouvernement par la fiction que les dirigeants soviétiques, dans les années 1970, avaient appelé l'hypernormalisation, est le mode d'existence même de l'humanité développée depuis la dernière guerre mondiale. Elle ne peut conduire à aucune amélioration

concrète de notre existence collective et entrave sérieusement les prises de conscience individuelles.

L'extraterrestre qui nous visiterait aujourd'hui aurait peut-être l'impression de pénétrer dans l'appartement transformé en cloaque d'un toxicomane profond, avec des seringues et des détritiques jonchant le sol. Et l'évolution de la société industrielle à vues humaines n'annonce aucune *désintox* possible. M. Trump vient d'ouvrir à l'exploitation pétrolière une vaste réserve naturelle de l'Alaska, la Russie construit des centrales nucléaires flottantes et l'on dénombre plus de 1000 grands projets de tunnels sur le pourtour de la planète. Nous nous préparons à densifier toutes les infrastructures alors que nous ne savons même pas résoudre les problèmes posés par leur densité actuelle. Comme le relève Will Self, le retour à la nature lui-même «n'a plus aucun sens car il n'y a plus de nature où retourner».

LES VRAIS HÉROS DE CE TEMPS

Or mon *Rayon bleu* met en scène, justement, une poignée d'humains, citoyens des grands Etats nucléaires, qui ont eu cette lucidité rare d'en-

A PROPOS...

*Dans un château
désert, un
vieux téléphone
continue de
sonner...*



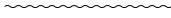
visager la perspective posée par la course aux armements et de la combattre par tous leurs moyens. Si la philosophie consiste, comme on le dit souvent, à affronter l'idée de la mort, ce sont les vrais philosophes de notre temps. Je les ai appelés le *cercle des éveillés*, par opposition aux somnambules que sont les membres des classes dirigeantes de l'après-guerre — ils avancent, mais ne savent pas pourquoi ni vers quoi — et à la grande masse des bienheureux dormeurs qui ne se rendent même pas compte de leur passage de sommeil à trépas.

Certains ont apprécié le roman pour ses qualités littéraires, d'autres l'ont «décortiqué» pour tenter d'identifier les personnages historiques éventuellement cachés derrière les héros du récit. Son enjeu profond, sa raison d'être, pourtant, est proprement métaphysique: combien d'hommes, et dans quelles conditions, sont-ils capables de regarder la mort dans les yeux? Et d'agir *quand même* malgré l'apparente absence d'issues? Parce que seule la littérature et la spiritualité permettent d'aborder de telles questions, j'avais sous-titré le manuscrit «poème», suscitant l'épouvante de mon excellent éditeur, Bertrand Laclelle.

Si la critique n'a pas souvent approché ce «cœur de cible», mon poème-thriller d'espionnage m'a valu des témoignages humains surprenants et rares, de nature à me redonner espoir non seulement en la littérature, mais encore en notre avenir. Le plus étonnant d'entre eux

fut un e-mail circonstancié d'un ancien officier du renseignement m'assurant que le «cercle des éveillés» que j'avais conçu dans mon imagination avait réellement existé.

/A suivre/



NOTES

1. Il n'est pas inutile de rappeler que la Russie, au temps de cette catastrophe majeure que fut la *Perestroïka*, n'a proba-

blement dû le maintien de son intégrité territoriale et étatique qu'à la préservation d'un noyau de dissuasion nucléaire.

2. Sans oublier cette forme essentielle d'anesthésiant que sont les dessins animés, et que les Américains ont élevée au rang de grand art. On y passe son temps à tomber du centième étage ou à sauter sur des barils de poudre sans jamais mourir ni vraiment se faire mal. La conséquence directe de cette *désensibilisation* est à savourer dans les défis stupides et souvent mortels qui pullulent aujourd'hui sur YouTube.



Pain de méninges

RENDEZ-NOUS NOTRE MÉLANCOLIE!

Quand j'ai compris que j'avais été terrassé par cette maladie, j'ai ressenti le besoin, entre autres choses, de protester haut et fort contre le terme de «dépression». La dépression, la plupart le savent, était jadis appelée «mélancolie», un mot qui apparaît dans la langue anglaise dès l'an 1303; on le rencontre à plusieurs reprises chez Chaucer qui, dans l'usage qu'il en fait, semble conscient de ses nuances pathologiques. «Mélancolie» semblerait aujourd'hui encore un terme plus approprié et plus évocateur pour les formes les plus noires de ce trouble, mais il a été occulté par un mot à la tonalité fade dénué de toute présence magistrale, utilisé aussi bien pour désigner un déclin économique ou une ornière dans le sol, une véritable sous-appellation pour une maladie aussi grave. Il se peut que le savant généralement tenu pour responsable de sa propagation dans les temps modernes, un patron justement vénéré de la Faculté de médecine Johns Hopkins — le psychiatre d'origine suisse Adolf Meyer — ait manqué d'oreille pour les sonorités les plus subtiles de l'anglais et qu'il n'ait donc jamais saisi les dégâts sémantiques qu'il allait infliger en proposant ce mot de «dépression» pour désigner une maladie aussi féroce et terrifiante.

— William Styron, *Darkness Visible. A Memoir of Madness* (trad. SD)

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

La fin d'un monde (1)

PASSANT DE LA MARCHÉ MILITAIRE À LA MARCHÉ FUNÈBRE, JOSEPH ROTH RACONTE LA DÉCHÉANCE ET LA FIN DE L'EMPIRE AUSTRO-HONGROIS DANS *LA MARCHÉ DE RADETZKY* PUIS CELLE DE LA DISPARITION DE L'AUTRICHE ANNEXÉE PAR LE IIIE REICH DANS *LA CRYPTÉ DES CAPUCINS*. DEUX GRANDS LIVRES POUR UNE AUTRE COMPRÉHENSION DE L'HISTOIRE.

Joseph Roth est né en 1894 d'une famille juive à Brody, en Galicie (aujourd'hui en Ukraine), aux confins nord-est de l'empire austro-hongrois. Il fait ses études de «germanistik» à Lemberg, puis à Vienne. En 1916, il s'engage comme officier dans l'armée autrichienne. De 1923 à 1931, il est journaliste à Prague, Vienne, Berlin, Francfort. À partir de 1925, il est notamment le correspondant à Paris de la *Frankfurter Zeitung*. En 1933, après qu'Hitler a pris le pouvoir, il émigre à Paris, laissant sa femme aux environs de Vienne, internée dans un hôpital psychiatrique. S'il meurt à Paris en 1939, ce n'est pas comme son ami Stefan Zweig[1], trois ans plus tard, par suicide, mais par désespoir, chagrin et alcoolisme. Une autre forme de suicide. Il n'eut pas l'honneur d'être enterré dans un noble cimetière parisien, mais plus modestement à Thiais, au sud-est de Paris.

Étrange parcours que celui de Joseph Roth: rien ne semblait prédestiner le jeune Volhynien d'origine juive à devenir le catholique pratiquant et le monarchiste nostalgique de l'Empire qu'il fut dans la dernière partie de sa vie, et dont la conviction était qu'il fallait remettre

les Habsbourg sur le trône: pour lui, seule une fédération des peuples d'Europe centrale serait en mesure d'opposer une barrière efficace au nazisme, fédération que les Habsbourg avaient réalisée et qu'il convenait donc de rétablir.

Son œuvre est abondante et variée: treize romans, huit longs récits, trois volumes d'essais et un millier d'articles de journaux. Son chef-d'œuvre est *La marche de Radetzky* (1932, «Points Grands romans», 2013), auquel fait suite, en quelque sorte, *La Crypte des capucins* (1938, «Points Grands romans», 2010).

7 août 1848, Vienne. Pour la première fois est jouée la marche que vient d'écrire Johann Strauss Père[2] pour fêter l'écrasement de l'insurrection italienne en Lombardie et l'entrée des troupes autrichiennes dans Milan, sous le commandement du vieux et déjà légendaire maréchal Johann Joseph Wenzel Radetzky von Radetz. La même année, sous le nom de François-Joseph Ier, un jeune archiduc — il a dix-huit ans — monte sur le trône impérial pour l'un des règnes les plus longs de l'Histoire: il mourra en 1916, sa mort annonçant la fin de l'Empire qui suivra la défaite deux ans plus tard,

à l'issue de cette Première Guerre mondiale qui fut déclenchée par l'assassinat, le 28 juin 1914 à Sarajevo, de l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône, par le nationaliste serbe Gavrilo Princip.

Le roman *La marche de Radetzky* s'ouvre sur la bataille de Solferino (1859). Le jeune lieutenant Trotta sauve la vie de l'empereur en le plaquant au sol pour lui éviter une balle. Il

est atteint à la clavicule, mais survivra. La reconnaissance de l'empereur lui permettra d'être promu capitaine et anobli: il devient baron von Trotta von Sipolje, du nom de son village slovène d'origine — une

autre périphérie de l'Empire. Alors qu'il est issu d'une famille de paysans slovènes illettrés, son acte héroïque va profondément bouleverser sa vie et celle de ses descendants. Quelques années plus tard, il découvre dans les livres d'histoire destinés aux enfants des écoles que la légende de son geste héroïque a été réécrite, enjolivée. Il obtient une audience du ministre pour manifester son désaccord avec cette version erronée de la réalité. L'épisode sera supprimé des éditions ultérieures.

Il aura un fils, qu'il empêchera de

[re]devenir paysan et qui sera préfet. Lui-même aura un fils, Charles-Joseph, que son père obligera à devenir militaire. Tous les dimanches, l'orchestre de la garnison vient rendre les honneurs au préfet en interprétant *La marche de Radetzky* sous ses fenêtres, ce qui marquera à jamais Charles-Joseph enfant. Plus tard, il devient sous-lieutenant, d'abord dans les uhlands puis, à sa demande,

dans un moins noble bataillon de chasseurs, aux limites de la frontière orientale, à quelques kilomètres de la frontière russe. C'est Charles-Joseph, le petit-fils du «héros de Solferino», dont l'histoire nous est

contée. Une cinquantaine d'années s'est écoulée depuis Solferino. Nous sommes au début du XXe siècle. Charles-Joseph et son père pressentent la fin de l'Empire et l'arrivée prochaine d'une guerre qui ne pourra qu'être perdue. C'est ce que leur dit le comte Chojnicky: «[L'armée] se désagrège, elle est désagrégée. C'est un vieillard voué à la mort, dont le moindre rhume de cerveau met la vie en danger, qui maintient l'ancien trône pour la simple et miraculeuse raison qu'il peut encore s'y tenir assis. Mais pour combien de temps? Cette



époque ne veut plus de nous ! Cette époque veut d'abord se créer des états nationaux indépendants. On ne croit plus en Dieu. La nouvelle religion, c'est le nationalisme. [...] L'empereur d'Allemagne continuera toujours de régner, même si Dieu l'abandonne, il régnera, le cas échéant par la grâce de la nation. L'empereur d'Autriche, lui ne peut régner sans Dieu. Mais maintenant, Dieu l'a abandonné ! » C'est aussi ce que son ami, le médecin Skowronnek, dit au préfet: «Aujourd'hui, l'Empereur lui-même ne porte plus la responsabilité de sa monarchie. On dirait même que Dieu en personne ne veut plus porter la responsabilité du monde. Jadis, c'était plus facile. Tout était assuré. Chaque pierre était à sa place. Les rues de la vie étaient bien pavées. Les toits des maisons reposaient en sécurité sur les murs. Mais actuellement, monsieur le préfet, actuellement les pavés sont posés de travers, en tas, dans un désordre dangereux, les toits ont des trous, il pleut dans les maisons [...]. »

Lorsque Charles-Joseph se retrouve en difficulté pour avoir signé des reconnaissances de dettes d'un ami très malchanceux au jeu, et se voit dans l'obligation de rembourser les quelque 7 000 couronnes de dettes qu'il a ainsi contractées, son père, le préfet va «demander grâce» pour lui à l'empereur. L'empereur a vieilli. Il a fallu lui rappeler pour quoi ce nom, Trotta, lui fait penser à Solferino. Et il ne sait plus s'il a face à lui «le héros de Solferino» ou son fils... L'empereur et le préfet se ressemblent comme deux frères.

Ils ont les mêmes favoris, la même impressionnante moustache, blanchis par le temps. L'empereur accède à la demande du préfet, et l'honneur des Trotta est sauf.

Mais la guerre est déclarée. Charles-Joseph est tué, non pas en combattant, mais en allant chercher de l'eau. Puis l'Empereur meurt, et le préfet le suit de peu. Il est enterré trois jours après que l'Empereur a été descendu dans la Crypte des capucins:

«Comme il quittait le cimetière, le maire [l']invita [le docteur] à partager sa voiture. Le docteur y monta.

- J'aurais bien dit encore, déclara le maire, que M. von Trotta ne pouvait survivre à l'Empereur. Ne croyez-vous pas, docteur?

- Je ne sais pas, répondit Skowronnek. Je crois qu'ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, survivre à l'Autriche.»

Nous parlerons la semaine prochaine du roman *La Crypte des capucins* et de quelques autres romans de Joseph Roth.

~~~~~  
NOTES

1. Tout semblait séparer les deux hommes, qui échangèrent pourtant une longue et puissante correspondance entre 1929 et 1938, publiée aux Éditions Rivages (coll. «Bibliothèque Rivages», 2013).

2. Marche qui est toujours le point culminant du traditionnel «Concert du Nouvel an» donné à Vienne depuis 1939 dans la *Goldener Saal* du *Musikverein* de Vienne, et qui est diffusé en direct par les chaînes de télévision dans plus de 90 pays.

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

# En Corée du Nord, Trump signe la mort du Département d'État

**A**U-DELÀ D'UN SUCCÈS PERSONNEL, DONALD TRUMP A INITIÉ EN CORÉE DU NORD UN BILLARD MULTIBANDE TRÈS COMPLEXE AVEC DES RAMIFICATIONS TANT GÉOPOLITIQUES QU'INTÉRIEURES. ESSAYONS DE COMPRENDRE UN PEU LES PLANS DE SON MISSILE DIPLOMATIQUE À PLUSIEURS ÉTAGES.

Bien entendu que la rencontre entre Donald Trump et **Kim Jong-un** fut historique puisque c'était la première du genre. Bien entendu que Donald Trump a réussi un coup de maître en serrant la main du leader nord-coréen, ce qu'aucun de ses prédécesseurs à la Maison blanche n'aurait même imaginé de faire. Bien entendu que Trump savait qu'il entrerait dans l'histoire à la manière d'un Nixon, flanqué de son Pompeo dans les habits d'un nouveau Kissinger. Mais avec ses 25 millions d'habitants et son PIB équivalent à celui de Haïti, la Corée du Nord n'est pas la Chine.

L'empire du milieu n'avait besoin de personne pour réorienter seul sa diplomatie, tandis que le jeune Kim Jong-un dépend entièrement de son voisin chinois pour simplement survivre. On le sait, 92 % des échanges commerciaux de la Corée du Nord se font avec la Chine. Au-delà d'une poignée de main, l'enjeu coréen est donc plus complexe qu'il ne paraît.

Il permet tout d'abord aux deux supergéants chinois et américains d'ouvrir une nouvelle fenêtre de

négociation en vue du rééquilibrage de leurs propres échanges ardemment exigé par Donald Trump. A cet égard, personne n'est dupe de la relation de cause à effet entre les rodomontades du leader nord coréen durant le mois de mai dernier, qui faillirent faire capoter la poignée de main de Singapour, et ses deux rencontres successives en mars et en mai dernier, avec **Xi Jinping**. Entretemps le vice-Premier ministre chinois **Liu He** passait par Washington en offrant de réduire de 200 milliards de dollars l'excédent commercial annuel chinois avec les États-Unis et de suspendre les procédures de contrôle antidumping sur le sorgho américain.

La question n'est donc pas de savoir si le microdocument signé à Singapour le 12 juin est vide ou non, mais de se demander pourquoi Trump a choisi de négocier de la sorte. On comprendra alors qu'il laisse une très grande marge de «face» à ses interlocuteurs sino-nord-coréens, Le jeune Kim devant notamment conserver son autorité sur la plus grande armée du monde par tête d'habitant qui est vouée à

se retrouver au chômage en cas de réussite du processus.

La question n'est pas non plus de savoir si Trump a proclamé un arrêt des exercices militaires conjoints américano-sud-coréens sans contrepartie, mais qui cela dérange. Et la réponse vient d'elle-même: le *deep state*. Exactement comme cela s'est produit du temps de **Carter** qui voulait rapatrier les Gis de Corée, le *deep state* monte au créneau et en pleine lumière. On pourrait allonger encore la liste des questions à se poser autrement: Pyongyang a-t-elle réellement l'intention d'abandonner son arsenal nucléaire à très court terme, ou a-t-on réellement échappé à un conflit nucléaire imminent? Trump est-il réellement maître du jeu, ou contribue-t-il à créer les conditions d'une paix durable qu'il reviendra aux pays riverains de préserver? N'a-t-il en tête que les enjeux asiatiques locaux, ou se sert-il de la carte coréenne pour se renforcer ailleurs, comme face à l'Iran par exemple? etc.

Le fait est que Trump a rebattu les cartes et qu'il a modifié les règles du jeu diplomatique pour y arriver, en commençant par neutraliser son propre Département d'État au profit de la CIA. Non seulement il a remplacé **Tillerson** par **Pompeo**, mais on sait aujourd'hui que c'est ce dernier qui a permis d'ouvrir le canal nord-coréen, en particulier avec l'aide de l'ancien chef de bureau de la CIA à Séoul, **Andrew Kim**, coréen d'origine (né Kim Sung-hyun).

Il ne fait par ailleurs aucun doute

que les diplomates américains classiques sont en échec sur le dossier nucléaire nord-coréen, au moins depuis 1994, date à laquelle ils avaient concocté le fameux «Accord-cadre» (Agreed Framework) pour Bill Clinton. Signé à Genève, cet accord prévoyait déjà l'arrêt complet du programme nucléaire militaire nord-coréen et le démantèlement des installations correspondantes, en échange d'une aide économique ainsi que la fourniture de centrales nucléaires à eau légère, limitée à un usage civil. On a vu le résultat. Cette même diplomatie en est grandement responsable. Rappelons-nous: dès que la Corée du Nord a montré des signes d'ouverture, elle s'est empressée de la punir, par exemple en mettant un veto à son entrée au sein de la Banque asiatique de développement en 1997. Après quoi vint la chute du mur, signifiant pour la Corée du Nord la perte de l'allié soviétique et le début de sa dépendance économique complète à la Chine. Au lieu de saisir l'opportunité, la diplomatie U. S. a contribué à la braquer, la jetant un peu plus dans les bras chinois. C'est ainsi qu'en 2002 **George Bush** sort de l'Accord-cadre et inscrit la Corée sur sa liste des États voyous composant «l'axe du Mal», ce que les généraux nord-coréens interprétèrent évidemment comme une menace existentielle, justifiant plus que jamais la nucléarisation dissuasive déjà en cours.

En 2003, la Corée du Nord annonce sans surprise son retrait du TNP. Mais cette orientation n'en-



chante pas le voisin chinois qui en comprend très bien les risques, de la part d'un État qu'il souhaitait vassal et qui se confirme un peu trop épris d'indépendance et prêt au sacrifice de l'autarcie à cette fin. La Chine invite alors les pays riverains et les États-Unis à des pourparlers diplomatiques à six (les «Six Parties Talks») dans sa capitale. Les fonctionnaires du Département d'État n'y voient que du feu: sous prétexte d'inciter Pyongyang à abandonner son programme nucléaire, la Chine renforce encore un peu plus son influence sur la Corée du Nord.

En 2006, Pyongyang démontre ses capacités balistiques à longue portée et spatiales et procède à un essai nucléaire faisant d'elle le neuvième pays au monde maîtrisant le développement et l'utilisation de ce type d'arme. En représailles, la diplomatie renforce drastiquement des sanctions internationales déjà en place depuis 1953. Celles-ci n'empêcheront pas Pyongyang de procéder à d'autres essais en particulier celui d'une bombe H d'une puis-

sance d'environ 70 KT au mois de septembre 2017.

C'est dans ce contexte que déboule Trump. Son objectif de dénucléarisation est bien sûr partagé par la Corée du sud, le Japon et plus généralement tout le sud-est asiatique. La Chine y souscrit également mais à la condition d'en tirer un renforcement de son hégémonie en éloignant les forces américaines de la région et d'empêcher le déploiement de batteries de missiles antibalistiques THAAD (*Terminal High Altitude Area Defense*). La promesse de Trump de suspendre les exercices militaires conjoints avec la Corée du sud peut ici s'interpréter comme une concession, au moins temporaire, faite à la Chine. C'est ce que n'a pas manqué de relever sobrement le premier ministre japonais **Shinzō Abe**, déclarant que son pays comprenait qu'il devra dorénavant se débrouiller seul face à la menace nord-coréenne mais également chinoise. Quant à la Corée du Sud, elle est déjà largement dépendante de la Chine qui l'a sanctionnée économiquement (suspension de divers

projets notamment dans le domaine automobile) pour avoir accepté le déploiement sur son sol d'une seule de ces batteries américaines THAAD et surtout de son radar X-band AN/TPY, affaiblissant selon elle ses capacités de ripostes nucléaires. Fin 2017, Beijing a démontré l'efficacité de sa diplomatie bilatérale en obtenant de Séoul la triple assurance (« Three no's») de ne pas accueillir d'autres batteries de THAAD au-delà de celle déjà en place, ni aucun autre système américain de défense antimissile, et de s'abstenir de toute alliance avec les États-Unis et le Japon contre les intérêts militaires chinois, notamment maritimes.

En résumé, la Chine et les États-Unis sont les deux principaux gagnants objectifs de ce premier tour de piste. La Chine affirme sa suzeraineté sur la Corée du Nord et renforce un peu plus son hégémonie régionale, face à la Corée du Sud mais également face au Japon qui se retrouve plus isolé que jamais. La Chine marginalise aussi la Russie, pays frontalier de la Corée qui n'a pas été directement partie prenante au-delà de la visite de **Sergeï Lavrov** à Kim Jong-un en avril dernier. Les États-Unis inaugurent quant à eux une nouvelle stratégie de changement de régime, fondée sur la relation personnelle des chefs d'État et l'entrée en diplomatie ouverte de la CIA. L'enjeu est en effet aussi interne avec un renforcement du pouvoir présidentiel à la clé.

La question qui se pose dès lors est: pourquoi ce choix de la CIA plutôt que du Département d'État? En retardant

la nomination d'un ambassadeur à Séoul, qui n'en est toujours pas pourvue à ce jour, Trump démontre tout d'abord qu'il peut se passer des diplomates. Ensuite, il s'en méfie terriblement et à raison, cette administration ayant montré une certaine intolérance à sa personne et ses méthodes. Mais c'est sans doute pour préserver le secret d'une stratégie beaucoup plus globale qu'il écarte ainsi les diplomates. Il n'aura échappé à personne que Trump a volontairement mis en scène une différence de traitement criante entre Pyongyang et Téhéran. L'amitié pour l'une et l'infamie pour l'autre. Sous couvert d'avoir neutralisé le risque d'une guerre nucléaire imminente, qu'il aurait de toute façon lui-même provoquée, il coupe l'Iran d'un de ses principaux fournisseurs d'armement et de technologie nucléaires. Le ministre israélien de l'Énergie, **Yuval Steinitz**, ne s'y est pas trompé lorsqu'il a déclaré à l'Associated Press que le processus coréen était un signal «fort» adressé à l'Iran.

L'extrême réserve des commentateurs iraniens sur le deal de Singapour semble également confirmer que Téhéran en est la véritable cible. Et pour des diplomates qui ont tant œuvré à la signature du fameux *Joint Comprehensive Plan of Action*, la pilule serait effectivement difficile à avaler. Mais réciproquement, si Trump prend tant de soin à les écarter, c'est bien que le dossier iranien ne va pas tarder à refaire parler de lui, probablement sur un mode plus conflictuel.

# TURBULENCES

## PHARMA | Ebola rebelote!

Le spectre Ebola plane de nouveau. Il fait déjà recette dans la presse avant de remplir les poches des marchands de vaccins. A des milliers de kilomètres d'une province reculée du Congo, où un nouveau foyer d'épidémie aurait été identifié, un journal de Montréal peut en faire un titre: «Ebola a fait une nouvelle victime au Congo». *Le Monde* prend la menace très au sérieux: «Ebola est présent partout et potentiellement en chaque villageois», alors que seuls quelques dizaines de cas ont été dénombrés en République démocratique du Congo. L'OMS envoie ses experts sur les lieux et lance l'alerte.

En 2014, l'état d'urgence avait été déclaré dans l'Ouest africain. Rétrospectivement, on ne compte au total pas plus de 11000 victimes de ce qui était présenté comme un fléau mondial. On rétorquera que c'est beaucoup et que le pire a pu être évité grâce aux campagnes de vaccination et à l'aide humanitaire qui s'est déversée sur l'Afrique. Or, la mise en quarantaine aurait fait beaucoup plus de morts en ruinant le système de santé et l'économie des pays touchés. L'UNICEF nous apprend

ainsi que plusieurs dizaines de milliers de femmes sont mortes en couches en raison du refus des accoucheuses de les assister par crainte d'être contaminées. Le désastre économique ressort des statistiques de la Banque mondiale qui a chiffré à 32,6 milliards de dollars sur deux ans les pertes économiques pour les trois pays les plus touchés (Guinée, Sierra Leone, Liberia).

C'est ainsi que l'aide humanitaire ruine ceux qu'elle prétend secourir et crée les conditions pour une prochaine épidémie, car Ebola, comme beaucoup d'autres maladies, ne se développe que dans un contexte de misère.

## NORVEGE | Panne de Qi

## VALAIS | Une forme... olympique!

## IDÉES | Le futur, c'est has been...

## FRANCE | Un avis détonnant sur l'affaire Médié

## PHOTO | La Libye avant et après sa «libération»

## CIVILISATION | Ce qui cloche en Suisse

## P H O T O B I O G R A P H I E

### **Avant-goût de paradis (Lac Tanay, 2 juin 2018.)**

C'est une vision qu'il faut mériter. Une heure de raidillon à gravir depuis le dernier village, et l'on débouche soudain sur cette cuvette miraculeuse au pied du Grammont. J'y montais jadis avec mes filles, toutes petites. Pour les faire marcher, une seule solution: leur inventer des histoires de lutins. Le lieu lui-même me les soufflait à l'oreille. Que ne les ai-je notées?

(SD)

